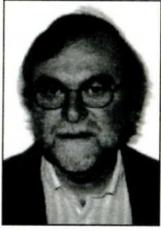


Né à Auvelais en 1949, Thierry Haumont est bibliothécaire à la Ville de Charleroi.



**Du même auteur :**

*Les Petits Prophètes du nord,*  
Gallimard, 1980

*Les Forêts tempérées,*  
Gallimard, 1982.

*Le Conservateur des ombres,*  
(prix Rossel 1985), Gallimard, 1984.

*Mémoires d'un chasseur d'échos,*  
Nocturnes, 1988; rééd. Labor, coll. Espace Nord  
Junior, 1997.

*Les Peupliers,*  
Gallimard, 1991.



**Une grimace  
à la courbe parfaite**

*Thierry Haumont*



**C**omme il n'y avait personne à aimer sur place, que ses livres avaient déjà pris le chemin du retour, Davel se demanda ce qui le retenait encore ici. Certainement pas les termes de son contrat; à peine quelques idées et la volonté de ne pas se distinguer maintenant. Il fit la grimace.

La grimace chez l'homme seul naît de ce qu'il sent que son esprit n'occupe plus qu'une mansarde, alors que son espace naturel est le large. Davel aurait donné son salaire et ses primes du mois pour posséder une seule mauvaise pensée à chasser; mais tout s'accordait à lui dans une morne harmonie.

C'était cependant l'heure où l'été s'apprête à se percher sur ses nuits. Un toit rouge, un toit rouge, un toit gris. Deux merles plongeant dans un tilleul. Les échos d'une fête. Sylvain Davel sortit de sa chambre et parcourut l'hôtel; il y promena sa prétendue migraine. Une fenêtre était ouverte sur la terrasse; il enjamba la pierre. La terrasse conduisait aux jardins; les jardins s'ouvraient sur les tentations de la ville. Il fit le tour des bâtiments, se collant aux murs pour résister à l'envie de se jeter dans les rues. Passa dans la lumière oblique d'une salle où ses coéquipiers apprenaient l'étape du lendemain.

*Apoème 6*, songea-t-il, Henri Pichette: « Le lendemain, nous étions dans une ville que tout le monde appelait Paris. » Oui. Mais il faudrait d'abord quitter cette ville où ils allaient dormir, plus ou moins bien, et que tout le monde appelait Roubaix. Moudre le temps en pédalant sur plus de trois cents kilomètres. Prendre des mines d'apothéose, en camouflant ce que, depuis quatre jours au moins, tout le monde appelait lassitude.

Roubaix - Paris ! Le tracé, lors de son dévoilement l'année précédente, était apparu comme une folie plutôt prometteuse. La plupart aujourd'hui s'avaient écorés.

- La distance ? Elle va bien au-delà de ce qu'on at-



tend d'une dernière étape. Je reconnais qu'il y a là une audace que nous ne nous permettrons sans doute plus avant longtemps. Les pavés ceci dit occasionneront certainement moins de dégâts que la fatigue. Au moins sommes-nous sûrs que les plus forts émergeront.

Forcément, pensait Sylvain; forcément, et quoi qu'il arrive. De toute manière, on n'émerge jamais que de situations désespérantes. Roubaix - Paris, de l'Enfer du Nord aux Champs-Élysées: sans doute la métaphore était-elle trop tentante. Mais on ne plie pas le réel à une métaphore.

Celle-ci réduisait Paris à n'être plus que le nom d'un terminus. Qui se préoccupait vraiment de l'itinéraire au-delà de Troisvilles? C'est ainsi; on en reste souvent à l'Enfer. Dante lui-même y laisse la majorité de ses lecteurs.

Sylvain poursuivait son tour des jardins. Il ne se déciderait à rentrer qu'après avoir pu contempler le ventre blanc de la lune. Se souciait peu du reste. Roubaix - Paris ? Ce n'était finalement qu'un jeu sur les mots. Comme si on avait dit: retour-aller.

Des chemins qui s'étranglent chaque fois sur des bouts du monde. Des hommes bariolés cherchant l'équilibre sur deux roues, manœuvrant comme si chaque pavé devait leur sauter à la figure; tirant sur leur orgueil ou sur leur fatigue; suant; crachant; arrachant l'air aux poussières. L'Enfer. Mais la peur de tomber, la hâte mise à s'y soustraire produiraient des miracles. Mais les audacieux ne seraient pas tous épargnés. Mais on trouverait devant quelques coureurs parmi les plus timorés.

Une de ces courses où le hasard pivote sans cesse sur lui-même: voilà au fond ce que tentaient d'expliquer les anciens aux novices.

- Alors, Sylvain Davel ? Roubaix - Paris: une idée géniale, une absurdité, une méchanceté gratuite? Le Tour de France peut-il encore basculer?

- C'est certainement ce que Dieu pense.



Cela se passait une demi-heure après l'arrivée à Roubaix, sur le podium d'une chaîne de télévision, à quelques mètres du vélodrome. La réponse surprit. On tendit le micro à un deuxième coureur:

- Le Tour de France risque de se jouer sur une chute, sur un accident mécanique; et nous devrions applaudir ? Ce tracé n'a de sens que de Paris à Roubaix. Et comme course d'un jour. Il me semble qu'il y avait bien d'autres choses à imaginer.

- Par exemple ?

- Je ne sais pas, moi...

- Sylvain Davel?

- J'avais pensé à ceci: un contre la montre en montagne, mais dans le sens sommet du col - vallée.

Nous avons d'excellents descendeurs, on n'a jamais songé à les confronter réellement.

- Ah ! mais vous inversez vous aussi le sens d'une étape!

- C'est vrai. Roubaix - Paris ? Au fond, l'idée n'est pas si mauvaise... Je trouve qu'il était temps d'introduire un peu de philosophie dans le Tour...

- Que voulez-vous dire ?

- Si j'en avais le talent, je m'efforcerais de vous le montrer sur la route.

(Il aurait aimé ajouter que cette impuissance ne le tourmentait pas. Sylvain Davel? Soixante-quatrième au classement général. Cédeur de roues, porteur d'eau, de musettes, et d'une quantité de petites misères personnelles. Deux chutes, six crevaisons, une intoxication alimentaire. Noté compagnon d'échappée à trois reprises. Pénalisé de trente secondes pour poussettes non sollicitées... Deux contrôles antidopage négatifs. Puis: le seul sans doute de tout le peloton à avoir ralenti l'allure dans l'étape du mont Ventoux pour ne rien perdre d'un vol de circaètes, à avoir mis pied à terre pour aller observer la première huppe de sa vie. À avoir manqué un virage pour avoir fixé trop longtemps une fille.)

Dans la chambre, il trouva son équipier endormi, lui retira des mains le plan sur lequel étaient grif-



fonnées d'illISIBLES remarques tactiques, éteignit sa lampe. Les consignes avaient dû être de pure forme. Pas d'attaque envisagée. L'équipe ne comptait d'ailleurs plus de finisseur. On improviserait. Pourvu qu'on se soit gardé de toute chute sur les cinquante kilomètres de pavés, qu'on ait refait rapidement son retard éventuel; l'essentiel était d'entrer dans Paris avec les autres.

Sylvain étudiait le plan sans émotion; il n'arrivait pas à y voir autre chose qu'une ligne reliant des noms de localités, tortueuse en son début, finissant en boucle, comme une signature; il ne pouvait pourtant s'en détacher. Il lui était familier. Lui rappelait un itinéraire qu'il avait dû parcourir il y a peu. De structure analogue.

Il finit par la reconnaître; c'était celle de la *Généalogie de la morale*, de Nietzsche, dont il avait achevé la lecture à Rodez. Il aurait aimé pouvoir disposer du texte lui-même. Mais sa mémoire était exercée.

De l'Enfer du Nord aux Champs élyséens, une succession de tronçons, de boyaux conduisant de façon presque dialectique à des routes planes, jusqu'à la Tour Eiffel tendue vers le ciel comme le doigt d'un philosophe...

Il lut sur le plan le nom d'une première localité - Gruson - et mit en face: « Sans cruauté, pas de fête. »

Ennevelin: « Pas de doute, c'est une maladie que la mauvaise conscience; mais c'est une maladie comme la grosseur. »

Attiches: « Que signifie cela, un philosophe rendant hommage à l'idéal ascétique ? Voici au moins une première indication: il veut se délivrer d'une torture.. »

Tilloy: « Platon contre Homère. »

Tranchée d'Arenberg: « Cette nature qui donne au taureau les cornes, au lion la gueule s'ouvrant à pleines dents, pourquoi m'a-t-elle donné des pieds?»

Et ainsi de suite, jusqu'au terme - sans aller toute-fois jusqu'à la volonté de puissance.

Il a signé la feuille, a poussé son vélo sur la ligne

de départ, a échangé quelques mots, des plaisanteries, comme tout le monde. Mais un coureur dit: «La chaleur sera écrasante. » Un autre, qui hausse les épaules, crache entre ses pieds: «Tu comprends, avec tout ça, je ne suis vraiment pas pressé de rentrer au pays. » Il resserre la bride de son casque. Les équipiers du maillot jaune lui font une place au premier rang. Malgré le flot des arrivants, Davel réussit à se maintenir à quatre mètres.

On crie. Ils sont partis. Entre le départ fictif, sur la grand-place, et le véritable, donné sur une route qui va se rétrécir brutalement, Sylvain parvient à se faufiler vers la tête.

Et bientôt tout se précipite, on joue des coudes, on s'injurie parfois, c'est presque tout le peloton qui brigue les avant-postes; la file des coureurs s'allonge, se resserre, s'étire à nouveau; premier, deuxième virage, Sylvain est avec les premiers; nouveau virage, très rapproché - qu'est-ce qu'un virage à la courbe parfaite ? Un de ceux qui imposent immédiatement une allure et une trajectoire, et le désir violent d'être seul. Sylvain place un nouveau démarrage. Et tout son corps sautille sur les pavés.

Il songe un instant à couper son effort, mais c'est trop tard, le peloton et lui appartiennent désormais à deux mondes différents - cent mètres environ les séparent, l'écart ne se maintiendra peut-être pas; en attendant, c'est comme s'il avait brusquement changé d'itinéraire, qu'une étape avait été dessinée pour lui, une seconde pour tous les autres, se recoupant parfois dans la traversée d'une ville pour finir par diverger de manière définitive. Il lui arrive pourtant de penser à ce qu'il fera quand il sera rejoint par ses poursuivants.

Bref cliquetis du dérailleur. Sylvain roule sur la terre des bas-côtés chaque fois qu'il le peut. Il n'est pas sûr d'aimer ça: l'horizon réduit à la portion congrue, la selle venant lui marteler les fesses, les mains près des poignées des freins. Il se demande souvent comment il va passer. Des gamins s'écartent



de lui au dernier moment, des moustachus viennent lui crier dans l'oreille; il baisse la tête, s'arc-boute, navigue entre les pieds et les pavés. Puis il relève le front, ne voit plus que les tendres renflements qui défilent à hauteur de ses yeux, les corsages aux couleurs vives; il sourit; comme il aimerait être le premier coureur de l'histoire du Tour à descendre de vélo pour demander: « Pardonnez-moi, Madame; encore combien de seins jusqu'à Paris ? » Il se couche, il se redresse, dodeline de la tête, paraît vouloir poser sa joue. Mais qui klaxonne ainsi derrière lui ?

Il trouve un peu de fraîcheur dans l'ombre des rues de Valenciennes. Où débutent les pavés suivants? À Famars. Combien de secteurs pavés après celui de Famars? Il ne s'en souvient plus. Il sait seulement que ses jambes n'ont pas encore pris la mesure de l'Enfer. Il s'empare du bidon, hésite entre boire et s'asperger la nuque. Le soleil a fait un nouveau bond dans le ciel. La poussière soude ses lèvres.

Une moto le double. Une autre vient à sa hauteur. On le filme. A-t-il jamais été filmé d'aussi près? L'œil de la caméra bascule. Pour quels gros plans ? Les pavés, la roue, ses mollets au travail? Le compteur de la moto? Une ardoise chiffant son avance?

L'œil est maintenant sur lui, sur son visage. Qu'espère-t-on y découvrir? La crispation dans l'effort - une expression impénétrable - un soupçon de tristesse. Ou une sérénité insolente ? Sylvain repasse devant. Au milieu des cris de la foule, il entend le mot: minute. Il vire sur le tarmac. Un panneau indique la direction de Solesmes.

Les motos s'écartent. Une voiture le remonte lentement, calque sa vitesse sur la sienne:

- On se calme! La route est encore longue.

Dans la voix de son directeur sportif, la rogne des mauvais jours. Sylvain le rassure, il dit qu'il ne s'est jamais senti aussi fort, ni aussi résistant à la chaleur.

- Mais tu ne l'as pas encore vue, la chaleur! Calme-toi, nom de Dieu!



Sylvain sait bien ce qu'il veut dire. «Je n'ai aucun goût pour les échappées suicides. » Voudrait-il le voir rentrer tout de suite dans le rang? Un mécanicien se tient pourtant là, prêt à sauter du véhicule pour lui fournir une roue, un vélo de remplacement en cas de pépin. Sylvain se relève un peu. Mais c'est seulement pour manger.

Premiers éclairs de fatigue. Premières appréhensions devant la douleur qui vient. Il peine parfois à reprendre son souffle, doit veiller à limiter son déhanchement. Ce n'est pas ici qu'il peut s'effondrer.

Le paysage est aboli. La route n'est plus qu'une surface. Ce n'est plus le désir de solitude qui le pousse à maintenir sa cadence, ni l'orgueil. Plutôt la honte qu'il y aurait d'abandonner l'outil.

Il n'entend plus ce qu'on lui crie. Il ne voit rien de ce qu'on lui signale.

Tenir. Ne pas penser maintenant qu'il existe d'autres métiers.

Sylvain s'était parfois demandé si, dans une course, les coureurs n'étaient pas les véritables spectateurs. Cela fait trois semaines que nous faisons défiler devant nos yeux des kyrielles d'hommes, de femmes, d'enfants. La singularité est-elle chez l'athlète qui reproduit sans cesse, mécaniquement, le seul mouvement qu'il paraisse connaître, ou chez ces individus qui présentent tous les aspects de la comédie humaine ?

Sylvain regarde encore la foule comme si c'était elle qui produisait le spectacle. Et il ouvre des yeux effarés. Ce qu'elle lui demande, quand elle ne le siffle pas? Davantage de violence dans l'effort.

À ceux qui roulent en peloton, la sympathie qu'on accorde aux groupes.

À ceux qui sont lâchés, la compréhension qu'on a pour les petits.

Tandis que les encouragements qu'on hurle aux oreilles des meneurs sont souvent d'une rare cruauté. Plus vite (tu ne nous donnes pas le meilleur de



toi-même). Plus vite (nous savons que tu peux te torturer davantage). Plus vite (si tu es rejoint, tu n'auras à t'en prendre qu'à toi-même). La véritable ferveur du public ne va qu'à ceux qui s'efforcent de les rejoindre.

Est-ce parce que son avance fond qu'on le siffle parfois ? Depuis qu'il a surmonté sa fringale, il a pourtant l'impression de bien rouler. Il se tourne vers un motard, fait mine de regarder sa montre :

- Combien ?
- Plus de vingt minutes.

Ainsi, il pourrait tenir jusqu'à Paris. Il retrouve le sourire. S'étonne tout de même de ne pas provoquer plus d'enthousiasme. Recrache sur son visage l'eau qu'il gardait en bouche, avant de boire vraiment.

L'œil de la caméra le suit toujours. Mais que montre-t-on pour l'instant à la télévision ? Il aimerait voir des images de ses poursuivants.

On ne se privera pas de les lui montrer plus tard. Quinze kilomètres derrière, le maillot jaune et ses équipiers menaient gentiment le train en occupant toute la largeur de la route. Et personne, visiblement, ne songeait à s'extraire du groupe. La trêve durerait jusqu'aux portes de Paris. Le peloton tenait à manifester sa grogne devant la démesure d'une telle étape.

Il y avait un coureur devant ? Il s'était donc exclu lui-même de la course.

Il s'est dit que les coureurs avaient envisagé un moment de laisser monter son avance à plus d'une heure; de le priver, au fond, de sa victoire. Après tout, il aurait bien mérité cette giflle.

(Sylvain regrettera qu'ils n'aient pas agi ainsi; car la question, alors, aurait été proprement philosophique: qui aurait-il fallu considérer comme hors délai ? Le vainqueur, ou tous les autres?)

Davel tourne dans Paris. Il sait qu'il ne sera plus rejoint.



Il entend des cris; beaucoup ne lui sont pas favorables.

Des applaudissements; certains lui paraissent de pure circonstance.

Puis de franches huées, qu'il retrouve aux mêmes places, à chacun de ses tours de circuit. Alors il sait que, pour la première fois de sa vie, il a roulé pour être aimé.

Il roule pour ne plus conserver qu'un tour d'avance - se laisse reprendre par le peloton, effectue deux tours de circuit avec lui; et descend discrètement de machine, comme s'il abandonnait, pendant que les autres coureurs bouclent leurs derniers kilomètres.

*La nouvelle **Une grimace à la courbe parfaite** de Thierry Haumont a paru dans le recueil collectif "La Grande Boucle", Quorum, 1996.*

*copyright l'auteur*

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française  
Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2001

